

## RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Compte rendu de Patrick Boucheron et Jacques Dalarun (éd.), "Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives. Colloque de la Fondation des Treilles" et "Georges DUBY, Mes ego-histoires"

Ruffini-Ronzani, Nicolas

*Published in:*  
Le Moyen Âge

*Publication date:*  
2016

*Document Version*  
Version revue par les pairs

[Link to publication](#)

*Citation for pulished version (HARVARD):*

Ruffini-Ronzani, N 2016, 'Compte rendu de Patrick Boucheron et Jacques Dalarun (éd.), "Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives. Colloque de la Fondation des Treilles" et "Georges DUBY, Mes ego-histoires"', *Le Moyen Âge*, VOL. 122.

### General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Georges DUBY, **Mes ego-histoires**, éd. Patrick BOUCHERON, Jacques DALARUN, Paris, Gallimard, 2015 ; 1 vol., 160 p. + 4 p. hors texte (*Blanche*). ISBN : 978-2-07-014886-8. Prix : € 12,50.

**Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives. Colloque de la Fondation des Treilles**, dir. Patrick BOUCHERON, Jacques DALARUN, Paris, Gallimard, 2015 ; 1 vol., 480 p. + 8 p. hors texte (*Connaissance*). ISBN : 978-2-07-014920-9. Prix : € 24,50.

L'année 2016 marque les vingt ans de la disparition de G. Duby. Médiéviste à la réputation internationale, historien de la société seigneuriale progressivement devenu homme de médias et spécialiste reconnu des arts, Duby aura inspiré des générations de chercheurs, en France comme à l'étranger. Son itinéraire biographique et intellectuel était, croyait-on, bien connu. Il en avait fait état dans les fameux *Essais d'ego-histoire* (1987) réunis à l'initiative de P. Nora, puis, sous une forme moins ramassée, dans *L'histoire continue* publiée en 1991. La découverte inattendue, par P. Boucheron, d'une première version de l'ego-histoire et l'exploitation des archives personnelles de Duby permettent de se départir de l'image que l'on se faisait traditionnellement de l'historien du Mâconnais – une image il est vrai largement construite par le médiéviste lui-même –, pour proposer un portrait intellectuel moins hagiographique, mais probablement plus vrai, de celui qui fut la figure de proue de l'historiographie française d'après-guerre.

Dans *Mes ego-histoires*, P. Boucheron et J. Dalarun – auxquels on associera P. Nora, auteur d'une longue préface – confrontent la version préparatoire de la contribution de Duby aux *Essais d'ego-histoire*, écrite dès 1983 à la troisième personne du singulier, et celle publiée en 1987, où l'auteur s'exprime en « je ». Le rapprochement des deux récits rétrospectifs fait sens, car ceux-ci sont à la fois très proches et très différents, et ce pas seulement sur le terrain stylistique. D'une qualité littéraire incontestable, le premier état du texte est bien plus qu'un brouillon. Il avait été soigneusement relu, annoté, réécrit par Duby, avant que celui-ci ne l'écarte au profit de la version finalement retenue, tout en choisissant tout de même d'accorder au premier jet une place à part dans ses archives personnelles. Plus romanesque, celui-ci ne se limite pas aux aspects publics de la vie de Duby. L'historien s'y fait moins pudique et se livre à propos de ses origines familiales, de son ressenti face à une guerre mondiale qu'il subit sans y prendre part, puis de ses premiers pas dans la carrière scientifique. Là où l'ego-histoire publiée sera poussée jusqu'à la veille de sa parution, la première mouture inédite se clôt avec Mai 68, dont Duby semble regretter l'impact au sein du monde universitaire, et l'entrée au Collège de France en 1970. La mise en parallèle de ces deux récits de soi invite à s'interroger, comme le fait P. Boucheron, sur la difficulté qu'il y a à être historien de soi-même, sur les obstacles entravant toute analyse critique de sa propre trajectoire. Le grand médiéviste, comme d'autres, en était pleinement conscient, lui qui reconnaissait en 1987 que ses souvenirs « s'étaient d'eux-mêmes bricolés tandis qu'[il] menait [sa] propre vie » (p. 70 de la présente édition). Paradoxalement, ce constat lucide ne semble pas avoir convaincu Duby de délaisser ses souvenirs pour faire de ses papiers personnels le fil directeur de son récit. Ces derniers permettent pourtant de formuler une vraie analyse critique du parcours intellectuel de Duby, comme le prouve le volume collectif dirigé par P. Boucheron et J. Dalarun.

Des deux versions, l'ego-histoire publiée par P. Nora se conclut sur ces mots : « Donc, si par hasard quelqu'un plus tard cherche à s'informer de ce que fut en France, dans le deuxième tiers du XX<sup>e</sup> siècle, le métier d'historien, qu'il critique sévèrement ce témoignage » (p. 112). Cette invitation par laquelle Duby se montrait pleinement conscient de la fragilité de son propre discours, P. Boucheron et J. Dalarun l'ont prise au mot, en conviant une équipe d'une quinzaine de chercheurs – dont la majorité sont trop jeunes pour avoir fréquenté le maître – à dresser un portrait du médiéviste à travers ses archives personnelles. Depuis 2003, celles-ci se partagent principalement entre la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH) d'Aix-en-Provence et l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine de Caen (IMEC), dont le fonds est inventorié par Y. Potin dans le présent volume. Incontestablement, cet ensemble de tapuscrits, de schémas, de courriers, de fiches manuscrites, d'enregistrements sonores, de photographies et même de notes préparatoires en vue de la réalisation d'émissions télévisées ne constitue pas un reflet fidèle de ce que fut l'activité quotidienne de Duby durant près de cinquante ans de carrière, car la conservation de ces archives a autant répondu à un souci d'enregistrement documentaire qu'à une volonté de construire sa propre mémoire. Les exploiter implique donc de les soumettre à une analyse critique propre à toute démarche historique. Et c'est bien ce que font l'ensemble des contributeurs de ce volume collectif, avec l'espoir de « saisir le travail de l'œuvre de G. Duby dans sa génération, son milieu académique, son contexte éditorial, son environnement institutionnel » (p. 13-14).

S'il est impossible de résumer chacune des contributions de ce livre passionnant de bout en bout, on se doit néanmoins d'en souligner certains traits saillants. Les archives de l'IMEC éclairent d'abord la genèse du livre le plus important et, sans doute, le plus âpre de G. Duby, celui par lequel tout a commencé : sa thèse, *La société aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles dans la région mâconnaise* (1953), dont la réception fut triomphale. F. Mazel, D. Méhu, D. Panfili et H. Débax le démontrent, entre ce que le médiéviste dit de la fabrique de la thèse dans plusieurs récits rétrospectifs et ce que l'on peut en connaître à travers l'analyse de ses archives personnelles, il existe des décalages. Sur la formulation du modèle de la « révolution féodale », qui fut probablement plus tardive et plus laborieuse que ce que Duby en a dit. À propos de l'influence notable, et pourtant peu soulignée, qu'ont exercée sur lui les travaux d'histoire du droit et des institutions ou la thèse d'A. Déléage. Au sujet, enfin, de ce qui apparaît rétrospectivement comme des erreurs de méthode dans l'exploitation des cartulaires de Cluny. On comprend dès lors mieux pourquoi et comment s'est progressivement construit le paradigme de la « mutation de l'an mil » dont l'influence s'est fait ressentir sur tant de monographies jusqu'au début des années 1990. À travers cette patiente analyse de la construction de la thèse, c'est finalement un pan important de l'apport de Duby à l'historiographie française de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle qui est éclairé.

Passées les années aixoises et la nomination à Paris, le fonds documentaire se transforme considérablement et ne permet plus ce genre d'approche, les dossiers préparatoires laissant place aux brouillons parsemés de ratures et de réécritures. Il est alors possible de sonder le travail d'écriture de l'histoire chez Duby, un travail âpre et ascétique auquel l'amoureux des belles-lettres mettait un soin tout particulier. Étudié par P. Boucheron et F. Brandi – également auteur d'une bibliographie complète des travaux de Duby rejetée en annexe –, le dossier des *Trois ordres ou L'imaginaire du féodalisme* (1978) se prête particulièrement bien à l'analyse et

illustre comment la plupart des livres du Duby historien ont vu le jour. Chef d'œuvre du médiéviste, seul ouvrage qui, avec la thèse, ne résulte pas d'une commande, les *Trois ordres* est, comme d'autres, le fruit des séminaires organisés au lendemain de l'entrée au Collège de France. On assiste, avec Duby, à un vrai « passage de la voix à la lettre » (p. 228) au fil des séances de séminaire, puis des cours. Les archives de l'IMEC révèlent alors combien l'oralité occupait une place importante dans le processus de composition chez Duby. Mais elles attestent aussi que ce souci de qualité littéraire ne nuisait pas au travail préparatoire, toujours imposant, de sa production scientifique.

« Il ne faut pas toucher aux idoles ; la dorure en reste aux mains » écrit Flaubert dans *Madame Bovary*. Force est en effet de reconnaître que, devenue à son tour objet d'histoire, la figure tutélaire de G. Duby ne ressort pas toujours indemne de l'admirable exercice d'historiographie auquel se livrent P. Boucheron, J. Dalarun et l'équipe qu'ils coordonnent. Soulignant les hésitations, les doutes et, parfois, les erreurs de méthode du thésard, relevant certains rendez-vous manqués du médiéviste avec les autres sciences sociales, démontrant combien l'homme de lettres et de médias a consciemment bâti sa propre renommée, ces deux livres ne se conçoivent nullement comme des panégyriques. Mieux vaut plutôt les lire comme l'application des principes de l'investigation historique – ceux auxquels Duby croyait, la critique serrée des témoignages et l'approche minutieuse des archives – à l'analyse d'une œuvre scientifique de premier plan. Et c'est en cela qu'ils sont passionnants et méritent d'être lus.

Nicolas RUFFINI-RONZANI